

Tout le monde, direz-vous encore, n'a pas l'argent nécessaire pour entreprendre des drainages, se procurer en abondance de fumier, etc.—C'est encore vrai; mais du moins tous les cultivateurs peuvent donner quelques soins à leurs prairies. Or, il y a des cultivateurs, même parmi ceux que l'on cite comme de bons cultivateurs, qui prétendent n'avoir rien à apprendre en fait de culture, qui ne font rien pour cette partie de leurs cultures. Ils donnent leurs blés ou orge, du phosphate, de la chaux; leurs trèfles du fumier; ils ne donnent rien à leurs prairies.

Mais puisqu'ils se rendent bien compte que le blé, l'orge, et le trèfle, prennent à leurs terres de l'azote, du phosphate, etc., et que si on n'en restitue pas au sol, il cessera d'être fertile, pourquoi n'ont-ils pas aussi une telle idée pour les prairies! Et pourtant, si celles-ci ne sont pas favorisées par des débordements ou par d'autres causes, les herbes qu'elles contiennent doivent peu à peu ne plus trouver dans le sol les aliments qu'elles y prennent et que nul ne leur rend.

La pluie leur apporte bien chaque année un peu d'azote, sous forme d'alcali volatil ou de nitrates; mais ne leur apporte ni chaux, ni silice, ni phosphates. A la vérité, on dira que les animaux qu'on met paître dans les prairies restituent par leurs excréments une partie de ce qu'ils y ont pris. Mais le lait et la viande qui ont été livrés à la consommation n'y laissent rien, ne rendent rien à ces mêmes prairies.

Il n'est donc pas surprenant qu'une prairie abandonnée à elle-même finit, tôt ou tard, par dépérir; les mauvaises plantes y remplacent les bonnes, et il faut y passer la charrue pour la renouveler.

Ces mauvaises plantes, d'où viennent elles? On le sait, les vents se chargent d'en amener les graines; peu à peu celles-ci germent, les plantes sauvages grandissent et, comme elles sont moins délicates que les autres, elles prospèrent d'année en année, au point de tout envahir: elles ont le dessus sur les bonnes plantes.—Les plantes utiles avaient besoin de chaux, de silice, de phosphates; elles n'en trouvent plus et disparaissent peu à peu de la prairie, cédant la place à d'autres moins exigeantes qui, à leur tour, reculent devant les plus voraces et leur cèdent tout le terrain.

Quel est le cultivateur un peu pensant qui ne se souvienne d'avoir vu des prairies dépérir de la sorte? D'où la conséquence qu'il faut les chauler et les amender comme on chauler et amende les cultures annuelles.

Il y a des cultivateurs qui sarclent leurs blés, mais il y en a encore beaucoup plus qui ne les sarclent pas. Comment faire comprendre à ces derniers qu'il faut sarcler leurs prairies? Cependant, raisonnons un peu ce point.

Quand on crée une prairie, on prend ou des graines spéciales achetées chez le marchand, ou, ce qui a lieu assez souvent, on se sert de la meilleure graine de foin qu'on puisse trouver dans son fenil, c'est-à-dire celle qui renferme le moins de mauvaises graines. Cependant celles-ci viennent de suite en quantité importante et augmentent chaque jour. Qui ne comprend qu'en les arrachant à mesure qu'elles se présentent, le cultivateur empêche leur envahissement et assure le succès des bonnes plantes?

Un autre soin non moins essentiel consisterait à éviter les mille excavations causées par les pieds du bétail que l'on met au pâturage. Chacun de ces petits

trous fait un petit marais où viennent les plantes aquatiques, et où les bonnes graminées, si elles poussent, sont plus mauvaises.—Ayez donc soin, au moins, avant de fermer vos prairies, de combler de terre ces excavations nombreuses qui font tant de tort aux prairies.

En présence de ce fait, quel cultivateur raisonnant et raisonnable ne comprendra pas le tort qu'il fait à ses foins quand il met le gros bétail paître dans ses prairies amollies par les pluies de l'automne, et qu'il ne fait rien pour réparer le dommage qu'il a causé?

L'élevage des bestiaux, pourrait et devrait être la branche la plus importante de notre agriculture, vu les marchés faciles qui sont actuellement à notre disposition à l'étranger. Mais il ne suffit pas d'avoir des animaux de races améliorées pour nous faciliter davantage cette branche d'industrie; il faut savoir les nourrir, leur donner une alimentation convenable afin qu'ils ne dégèrent pas. Par ce moyen, il serait si facile à nos cultivateurs de tirer un grand profit de cette source féconde, soit pour la fabrication du fromage ou la vente de la viande.

Nous ne cessons de répéter aux cultivateurs cette vérité presque banale: Les herbages forment les races; de la qualité et du bon entretien des prairies proviennent l'amélioration ou la dégénérescence des races. M. Magne, agronome distingué, a particulièrement insisté, dans tous ses écrits, "sur les bons effets d'une nourriture abondante, administrée dans le jeune âge des animaux, pour améliorer leurs formes et leurs aptitudes."

Il est donc de la plus haute importance pour les cultivateurs de perfectionner cette base de leurs cultures, s'ils veulent arriver à la fabrication du beurre et fromage de qualité supérieure, et arriver à conduire sur nos marchés des animaux méritants, à tirer un parti fructueux dans ce genre d'exploitation.

La salution la plus pratique et la plus avantageuse se trouve précisément dans le développement de la production animale. En effet, de riches écuries donneront des masses d'engrais qui, judicieusement employés, feront produire à la même étendue de terrain le double, le triple même de ce qu'elle produisait auparavant; donc, on pourrait, sans diminuer la quantité de grains à mettre sur les marchés, consacrer à leur culture un moins grand espace et donner le surplus à la création des prairies naturelle ou artificielle, seul moyen de nourrir abondamment beaucoup de bestiaux, et par conséquent de produire d'abondants fumiers. Un cultivateur intelligent, bien pénétré de ces idées, ne manquera pas de transformer en prairies les terres les plus difficiles à cultiver, et à économiser ainsi des frais considérables de main-d'œuvre.

Nous croyons donner ici un conseil que nous avons maintes fois répété, et auquel on n'attache pas assez d'importance dans la pratique; en s'en écartant on croit viser à l'économie, s'épargner la dépense de graines de première qualité pour la confection de prairies naturelle ou artificielle: c'est tout le contraire.

Souvent nous avons vu des cultivateurs, lorsqu'ils veulent créer une prairie naturelle, recueillir toutes les graines qu'ils trouvent sur les planchers des fenils, quelquefois même aux pieds des moules. En agissant